



HAL
open science

Mémoires de la révolution nicaraguayenne : Sergio Ramírez et Gioconda Belli, de l'événement historique au récit de soi

Nathalie Besse

► To cite this version:

Nathalie Besse. Mémoires de la révolution nicaraguayenne : Sergio Ramírez et Gioconda Belli, de l'événement historique au récit de soi. Mémoire(s) au miroir, Apr 2024, Strasbourg, France. hal-04573320

HAL Id: hal-04573320

<https://hal.science/hal-04573320>

Submitted on 15 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoires de la révolution nicaraguayenne : Sergio Ramírez et Gioconda Belli, de l'événement historique au récit de soi

Nathalie Besse
Université de Strasbourg

Dans le cadre des séminaires « Mémoire(s) au miroir », cette étude se propose de mettre en regard les mémoires de la révolution sandiniste écrits par les deux romanciers nicaraguayens les plus connus, également impliqués en leur temps dans le processus révolutionnaire : *Adiós muchachos. Una memoria de la revolución sandinista* (1999) de Sergio Ramírez (prix Cervantes 2017), et *El país bajo mi piel. Memorias de amor y guerra* (2001) de Gioconda Belli (dont l'oeuvre a été également primée plus d'une fois). Ces mémoires, "miroirs" possibles (ou subjectifs) de soi mais aussi de l'histoire, s'inscrivent dans une démarche de récupération et de préservation de la mémoire individuelle et collective — ils ne sont pas les seuls au Nicaragua où une tradition de la littérature de témoignage a vu paraître plusieurs écrits, mais leur notoriété et leur engagement leur confèrent une autorité particulière.

Ces auteurs font paraître leurs mémoires une dizaine d'années après la défaite électorale des sandinistes, au pouvoir depuis 1979, année historique du renversement de la dictature de la dynastie Somoza (qui aura régné quasiment un demi-siècle) et au terme d'une guerre civile qui aura causé des dizaines de milliers de morts. Ayant pris part à la révolution, aussi bien dans sa phase insurrectionnelle que dans sa phase institutionnalisée, ils offrent, quelques années après leur rupture d'avec le Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN), un regard sur cette période charnière de l'histoire du pays et de leur histoire personnelle, un regard distancé dans le temps et sans doute plus modéré qu'à l'époque de la "passion", et qui, pour subjectif qu'il soit, n'en participe pas moins, entre reconstitution et reconstruction de l'histoire, à l'élaboration, certes partielle et parcellaire, d'une vérité ou de vérités, historiques et humaines.

Nous commencerons par des précisions définitives et génériques concernant mémoires, témoignage et autobiographie afin de voir dans quelles écritures du moi s'inscrivent les auteurs, de même que nous éclaircirons les liens complexes entre mémoire et histoire, tout aussi connexes qu'elles sont contradictoires. Puis nous nous intéresserons aux résonances individuelles et collectives qui constituent ces mémoires proposant une histoire personnelle de la révolution, selon certaines stratégies narratives — paratextuelles et compositionnelles. Nous questionnerons enfin les représentations et les enjeux que dévoilent ces écrits mémoriels, entre discours et imaginaires, entre mémoire de l'événement et récit de soi.

1. Mémoire et genres narratifs : entre témoignage et autobiographie

À en juger par les sous-titres des deux ouvrages, les auteurs présentent leurs écrits comme des mémoires, ou *une* mémoire dans le cas de Sergio Ramírez. Si les titres des deux ouvrages sont thématiques, ces sous-titres peuvent être considérés comme « rhématiques » (selon la terminologie proposée par Genette dans *Seuils* en 1987), en ce qu'ils décrivent la forme — « memoria(s) » — ou comme mixtes puisqu'ils associent à la donnée formelle une précision thématique. Quoique ces sous-titres mettent en relief la mémoire chez les deux auteurs, ils diffèrent pourtant : Sergio Ramírez, en proposant « [Una] memoria de la revolución sandinista », ne se range pas clairement dans le genre narratif des mémoires (que son ouvrage constitue pourtant) et propose ses souvenirs en assumant dès l'abord sa subjectivité comme constitutive de l'ouvrage ; Gioconda Belli, avec ses « Memorias de amor y de guerra », respecte le genre narratif, mais ce pluriel peut évoquer également des bribes de mémoire, des mémoires partagées, une œuvre composite, la recombinaison de fragments.

Quelques rappels définitoires s'imposent, concernant la taxinomie des genres littéraires, afin d'éviter des confusions entre mémoires, autobiographie et témoignage¹. Au-delà des caractéristiques communes à ces trois genres, les mémoires se concentrent sur le contexte historique de la vie de l'auteur en rappelant — ou même en partant — des événements extérieurs auxquels il est associé ou auxquels il a pris part. Cet aspect essentiel permet d'établir une distinction avec l'autobiographie qui insiste sur des aspects plus personnels et amène Philippe Lejeune à la définir comme : « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité (Lejeune : 14).

Les mémoires se rapprochent en revanche du témoignage dans lequel l'auteur rapporte ce qu'il a vu et entendu, perçu et vécu, et ce qu'il sait ou prétend savoir. Quoique mémoires et témoignages ne soient pas des écrits d'historiens ou le fruit d'une recherche historique, ils participent à la mémoire historique d'un peuple — nous reviendrons plus loin sur les distinctions entre mémoire et histoire. Ces écrits peuvent, en tant que discours sur une époque et une société déterminées, et si empreints qu'ils soient de subjectivité, constituer des pièces d'archives qui renseignent aussi bien sur les auteurs impliqués dans leur époque que sur les discours ou les constructions discursives, et partant les subjectivités, de l'époque en question.

En Amérique latine, les mémoires et la littérature de témoignage s'inscrivent dans une longue tradition qui remonte aux chroniques des conquérants, aux journaux de campagne ou à la mémoire de luttes ultérieures écrite par les grands hommes. La littérature testimoniale a eu de beaux jours en Amérique centrale, et particulièrement au Nicaragua, au moment crucial des luttes de libération nationale, mais la déroute des sandinistes en 1990 et, avec elle, un besoin de resignifier le passé, a amené à un changement de paradigme générique délaissant le témoignage au bénéfice des œuvres fictionnelles. Une évolution est également perceptible au sein même de la littérature de témoignage au Nicaragua puisque, si les textes des années 1970 et 1980 dénonçaient les abus de la dictature et rendaient compte de l'expérience de la lutte armée au cœur d'un processus valorisé, le changement de gouvernement en 1990 ouvre « una nueva etapa con la aparición de nuevos textos confesionales que, tomando como punto de partida la experiencia traumática de la guerra o la revolución, reformulaban el campo cultural de los años precedentes » (Palazón Sáez).

Si donc les mémoires de Sergio Ramírez et Gioconda Belli s'inscrivent dans une longue liste de textes qui ont configuré le panorama littéraire du témoignage au Nicaragua, et s'ils suivent également son évolution, ces deux mémorialistes — et d'abord romanciers — se jouent pourtant des démarcations génériques² : ainsi des mémoires de Gioconda Belli qui empruntent au romanesque par certains aspects narratologiques, non moins qu'à l'autobiographie si l'on considère la prévalence d'éléments personnels et la prépondérance du « je » narratif, premier, dont émanent les mémoires. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une autobiographie au sens strict puisque son écrit ne concerne qu'une période de sa vie (sa participation à la révolution puis sa rupture d'avec le Front sandiniste), certains ont considéré qu'on pouvait lire *El país bajo mi piel* comme un roman autobiographique, mais également, et tout à la fois d'après Franz Galich comme des mémoires, un témoignage, une autobiographie ou un roman — nous ne souscrivons pas à cette dernière désignation — sans qu'aucun de ces genres n'exclue l'autre ou paraisse inapproprié (Muñoz Albornoz).

Outre cette hybridation qui rend complexe tout effort de classification générique, certains éléments ont même amené à parler d'« anti-témoignage » : d'une part, certains moments de son vécu, ainsi que certaines positions philosophiques ou économiques puis sa situation géographique sont loin de représenter la majorité de la population nicaraguayenne (autrice

¹ Pour ces trois genres, nous offrons une synthèse des définitions proposées par différents dictionnaires.

² Dans les années 2000, hybridisme générique et porosité des genres caractérisent déjà la plupart des écrits littéraires, de quelque pays qu'ils soient.

lettrée issue de la bourgeoisie, exil aux États-Unis) ; d'autre part, l'expression poétisée et lyrique de son pays ne correspond pas aux caractéristiques génériques du témoignage (Mantero 2003). Quoique l'autrice prenne fait et cause pour les plus défavorisés, son appartenance à la bourgeoisie et son approche idéalisée de ces classes sociales, montre un double écart représentatif : un écart socio-économique (malgré elle), et un écart discursif choisissant l'esthétisation, sinon la mythification, de certains aspects de l'histoire.

Sergio Ramírez, s'il emploie indistinctement les termes de « mémoire » et « témoignage », explique plus tard : « Es un libro que resultó capital en mi carrera literaria, porque usé los instrumentos de la narración para contar una experiencia tan vital para mí, y tan irremplazable como fue la revolución » (2013 : 17). De la réalité extra-littéraire à la représentation narrative, apparaissent ici les relations complexes entre histoire et fiction, qui d'ailleurs ne caractérisent pas que les mémoires de cet auteur, mais il est vrai qu'il insiste dès le seuil (au premier paragraphe de l'introduction) sur l'aspect personnel de ces mémoires qui entendent raconter la révolution : « como yo la viví, y no como me contaron que fue » (13), ce qui annule toute critique extérieure d'altération du passé. Cette mémoire de la révolution est « une » mémoire parmi d'autres — on pense au sous-titre — qui, comme celle de Gioconda Belli, transmute le référent historique en littérature.

L'historien Hayden White affirmait que l'histoire utilise les mêmes techniques littéraires que la fiction (tropes et autres figures de style telles que la métaphore, l'ironie et le pastiche, la trame, etc.) pour façonner des représentations historiques, le sens émanant de la mise en narration : l'histoire s'avère une construction narrative médiatisée par l'idéologie, le discours et les techniques littéraires (White repris par Rodríguez) ; on connaît du reste la célèbre formule de Paul Veyne présentant l'histoire comme « un roman vrai » (10). Si Ricœur a rappelé, à l'envers de ces conceptions, que l'histoire, en tant qu'elle vise une vérité, se distingue des œuvres fictionnelles, il a lui aussi admis la « mise en forme littéraire ou scripturaire du discours porté à la connaissance des lecteurs d'histoire » (2000 : 174).

Ce rapprochement entre histoire et fiction expliquant les ambiguïtés qui caractérisent la narration des faits dans les mémoires de Gioconda Belli et Sergio Ramírez, nous rappellent que, s'il s'agit de mémoire(s) de l'histoire, celle-ci s'oppose définitivement à celle-là. Ricœur a clairement montré, dans *La mémoire l'histoire, l'oubli*, les différences fondamentales qui les distinguent dans le rapport qu'elles entretiennent au passé, opposant au souvenir comme restauration du vécu, le travail de l'histoire comme discours critique (repris par Abensour : 217) qui préserve des déformations de la mémoire. Le discours historique se construirait-il contre la mémoire (233) ? Pierre Nora propose, dans *Les lieux de mémoire*, une éloquente énumération de dichotomies, parmi lesquelles : mémoire affective, sensible aux censures, aux transferts ou aux projections, s'accommodant de ce qui la conforte, *versus* histoire comme opération intellectuelle et laïcissante qui appelle une analyse et un discours critique ; mémoire qui sacralise *versus* histoire qui prosaïse ; mémoire collective, plurielle et individualisée, émanant d'un groupe qu'elle soude, *versus* histoire appartenant à tous et à personne, ayant vocation à l'universel ; mémoire actualisant le passé dans le présent *versus* histoire comme représentation d'un passé révolu (Nora : XIX).

Gioconda Belli et Sergio Ramírez, s'ils s'en remettent à la mémoire — *leur* mémoire individuelle au cœur de l'histoire collective —, la questionnent également. Ainsi la première, tout en octroyant certaines facultés à la mémoire, s'interroge-t-elle sur sa fidélité aux faits, la façon aléatoire dont elle préserve les souvenirs et selon quelles perceptions, et considère-t-elle les vérifications comme nécessaires. Sergio Ramírez, qui entreprend de sauver la révolution d'« un oubli injuste » (1999 : 14)³, soumet lui aussi ses souvenirs personnels à certaines

³ On peut lire : « es precisamente por el exceso de olvido que escribo este libro » (14).

vérifications permises par la profusion de documents d'époque en sa possession⁴, allant de documents historiques à des pièces plus personnelles — photos, lettres, carnets, parfois fournis par des membres de la famille.

Pour autant, le souhait d'une fidélité référentielle au moyen de documents fiables ne doit pas occulter le fait que les deux auteurs accordent la priorité à leur mémoire personnelle, certes passée au crible de l'histoire mais sans que cette dernière oppresse une narration résolument à la première personne, se concentrant sur le vécu et le ressenti de ce vécu par un « je » souverain. De fait, si chacun fournit, au sortir de l'ouvrage, une chronologie bienvenue, sinon attendue dans ce genre livresque, celle-ci se trouve postposée spatialement aux mémoires : l'histoire veille mais la mémoire prime.

2. Mémoire et histoire : résonances individuelles et collectives

Les deux auteurs ont personnellement pris part à l'histoire de leur pays : au renversement de la dictature puis à la reconstruction politique, sociale et culturelle, du Nicaragua⁵. Gioconda Belli s'est impliquée dans la révolution en armes : elle reçut une instruction militaire, fut d'abord « courrier » de la révolution⁶, transporta des clandestins, parfois des armes, accueillit chez elle des réunions secrètes ; elle profita de son travail dans le domaine de la publicité, qui lui donnait accès à certaines informations, pour faire office d'espion ; puis, repérée par la police de Somoza qui la fit suivre plusieurs mois, elle dut quitter son travail et s'exiler au Costa Rica après sa condamnation, par le tribunal militaire du dictateur, à sept ans de prison. Félicitée par l'un des chefs mythiques du Front et décorée pour sa participation à certaines actions, elle rencontra des chefs d'État, notamment Fidel Castro, elle œuvra également comme ambassadrice au sein de la commission politico-diplomatique du FSLN. Après la victoire, elle travailla au sein du gouvernement, d'abord pour Bayardo Arce qui organisait les moyens de communication : elle était chargée de la chaîne de télévision d'État ; puis elle fut amenée à voyager dans le cadre de missions diplomatiques.

Sergio Ramírez était un élément fort du « Grupo de los Doce » qui appuyait le Front (il participait essentiellement à la propagande), puis il fut membre de la junte sandiniste jusqu'en 1984, ensuite vice-président jusqu'en 1990. Ainsi, Sergio Ramírez, qui a pu affirmer : « La revolución es el fenómeno capital de nuestra historia » (1992 : 50), la présente-t-il également comme l'expérience la plus importante de sa vie (1985 : 302) ; tandis que Gioconda Belli écrit dans ses mémoires où, comme dans ses poésies, le « je » et le « nous » fusionnent :

[...] yo viví esa otra vida. Fui parte, artífice y testigo de la realización de grandes hazañas. Viví el embarazo y el parto de una criatura alumbrada por la carne y la sangre de todo un pueblo. Vi multitudes celebrar el fin de cuarenta y cinco años de dictadura. [...] supe de las alegrías de abandonar el yo y abrazar el nosotros (2001a : 13).

⁴ « Me dediqué a escribir este libro acudiendo a ciertos documentos que yo conservo todavía, no a todos, porque cuando yo me enfrenté con la enorme cantidad de documentos de mi archivo personal, de la vida política, me di cuenta que yo me iba a entretener demasiado, entonces preferí escribir con los recuerdos y después ir a corregir las cosas que pudieran parecer un error demasiado grueso como fechas, meses, año y por último lo que agregue fue una cronología bastante exhaustiva de todo el tiempo a que el libro se refiere » (cité par Rueda Estrada).

⁵ Des différences sont pourtant notables : « Sergio Ramírez actuaba como persona de enlace entre el Grupo de los Doce y el FSLN, era vicepresidente y asociado a los nueve comandantes, es decir, estaba ubicado en el centro del poder. Gioconda Belli, por su parte, se encontraba en la posición de militante intermedia, era portavoz, funcionaria, asistente y amante » (Dröscher).

⁶ Notamment en 1974 : « continué recaudando dinero, ampliando la red de colaboradores, consiguiendo medicinas para enviar a las guerrillas de la montaña » (2001a : 113).

Ainsi ces écrivains élaborent-ils, de l'individuel au collectif et du collectif à l'individuel, leur histoire de la révolution tout en participant à la mémoire collective et à son évolution, à ces « phases de construction de l'imaginaire social de l'événement » ou aux « reconstructions successives des mémoires collectives de l'événement », indéfiniment revisités, pour parler comme Pierre Laborie (30). Le fait d'avoir été acteurs de l'histoire et de l'espace public (particulièrement l'espace politique), leur confère vraisemblablement une certaine autorité à l'instant de transmettre la mémoire collective, une mémoire située. Maurice Halbwachs, sociologue de la mémoire, l'a assez montré dans ses études : « il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial » (1968 : 146) et qui ne s'accorde à chaque époque avec les pensées dominantes de la société.

Les mémoires de Gioconda Belli et de Sergio Ramírez qui, outre le cadre social dans lequel ils ont évolué, ont participé activement au processus révolutionnaire, vont mêler histoire et politique. *Adiós muchachos*, qui porte sur un contexte et des faits allant de 1976 à 1998, est publié en 1999, vingt ans après le triomphe de la révolution et neuf ans après la défaite électorale des sandinistes, mais également quelques années après la rupture de l'auteur d'avec le Front et sa participation à la présidentielle de 1996 (comme candidat du *Movimiento Renovador Sandinista* (MRS) dont il était co-fondateur, autrement dit un parti dissident). L'écrivain autrefois vice-président du gouvernement sandiniste revient, dans ses mémoires, sur les erreurs politiques et les crises économiques qui ont entaché la révolution, offrant le bilan d'un homme juge et partie, témoin et impliqué. Cette distance et ces (auto)critiques font qu'on ne peut parler d'une mémoire « officielle », Sergio Ramírez proposant sur certains points un contre-discours, du moins un discours libre du politique.

Gioconda Belli offre elle aussi des mémoires distancés et critiques de l'expérience révolutionnaire, alliant vie amoureuse et vie politique : des éléments rappellent le roman sentimental ou le roman d'apprentissage, et elle apparaît parfois comme actrice politique, notamment dans les années 1970⁷ qui s'achèvent sur le triomphe de la révolution en 1979, ce qui amène Barbara Dröscher à observer :

Al centrar su memoria en la historia política de los años 1974 a 1979 y al tocar tangencialmente la vida política del 1980 al 1990, ella asume una actitud nítida y contundente: para Gioconda Belli, el sandinismo es, en primer lugar, la resistencia radical contra Somoza y el proyecto liberador y social, emancipatorio en sentido personal y colectivo de la revolución tal como se presentaba inmediatamente después de la caída de Somoza.

Gioconda Belli raconte d'ailleurs que, lors des entrevues qui faisaient suite à la remise du prestigieux prix Casa de las Américas pour ses poésies en février 1978, elle parlait peu de littérature : « hablé de política » (2001a : 240).

Comment ces souvenirs de la révolution apparaissent-ils dans la présentation et la composition de ces mémoires ? Si l'on se penche d'abord sur l'objet-livre, notamment la première de couverture (celle de la première édition, mais les éditions suivantes s'inscriront plus ou moins dans la même veine), on observe que Sergio Ramírez "cible" l'événement historique sous son aspect triomphal, tandis que Gioconda Belli privilégie la femme⁸ — ou le féminin — et l'intime.

Dans le premier cas, une vieille photo, pas jaunie mais kaki, rappelant donc le treillis et la tenue des guérilleros, montre des *muchachos* en armes le jour historique de la victoire sandiniste. Leur jeunesse évoque la vitalité et la nouveauté, l'équation "nouvelle génération – nouvelle ère", mais elle peut également rappeler, à un niveau de lecture second, le sacrifice de

⁷ Les autres périodes, avant 1970 et après 1980, se centrent davantage sur ses relations et sa vie amoureuse.

⁸ Nous employons à dessein le singulier en raison de l'essentialisme qui caractérisait alors les écrits de Gioconda Belli.

la jeunesse dont on ne compte pas les morts. On les voit ici avec, au centre de l'image, le poing levé de la victoire sous le drapeau sandiniste et devant le Palais National, signifiant la prise de l'espace du pouvoir, mais aussi peut-être, et là encore comme un "négatif" de la photo, l'exclusion du pouvoir exécutif ou l'abandon par le pouvoir des anciens combattants, restés subalternes (on pense au premier terme du titre, l'adieu, dont on a là une possible lecture, ainsi qu'au fait que l'auteur écrit ces mémoires contre l'oubli). Quoi qu'il en soit, la photo les met à l'honneur et leur rend hommage.

La couverture de *El país bajo mi piel* reproduit le tableau bien connu d'Henri Rousseau, *Le Rêve* (1910) qui représente une femme nue au cœur d'une forêt luxuriante ; on a là trois éléments-clef en parfait accord avec les mémoires offerts par Gioconda Belli : le rêve de la révolution (elle a souvent été présentée comme telle, notamment par l'autrice elle-même dans ses poèmes et ses romans) ; la femme et la féminité qui rappellent la femme poète sensualiste et la célèbre homonymie proposé par le poète José Coronel Urtecho évoquant cette poétesse entre intimité et extimité, révolution et érotisme : « la que se rebela se revela » (Belli 2001b : 15), une femme d'ailleurs tournée vers le futur et paraissant le montrer de la main ; on n'oubliera pas la forêt aux allures tropicales pouvant rappeler l'espace nicaraguayen.

Les éléments paratextuels sont hautement signifiants et permettent, en mettant en lumière les traits majeurs de ces mémoires, d'apprécier le traitement de l'événement, d'identifier les vœux des auteurs dans ces mémoires. Le périphrase et plus précisément les titres amènent aux mêmes remarques que les couvertures qui s'en inspirent. Nous avons vu le sens et la symbolique des *muchachos*, revenons sur l'adieu, d'ailleurs antéposé dans l'intitulé : au-delà d'un simple au revoir face à une révolution appartenant à un passé révolu chronologiquement, on entend d'autres adieux : l'adieu aux morts, l'adieu au rêve de la révolution comme renouveau et comme idéal (par la suite trahi), l'adieu de la rupture avec le FSLN en 1995. *Adiós muchachos*, c'est aussi une parole, en style direct, une adresse aux jeunes guérilleros, celle de l'auteur partant d'un « je » vers un « vous » collectif, un lien qui rappelle le « je-nous » déjà évoqué. *El país bajo mi piel* désigne également un collectif (le pays), explicite pour le lecteur quoique non nommé, et se centre sur la corporalité mais également sur une forme d'intériorisation charnelle du pays, disant avec force le lien affectif, sinon l'osmose, avec sa terre, et une relation « je-nous » corporalisée — ici, le « je » narratif se dit même pénétré par le « nous », le peuple, métonymie du pays, auxquels la poétesse a écrit plus d'une fois son amour.

Concernant les sous-titres, nous voyons que Sergio Ramírez, dans le sillage du titre premier, se concentre sur l'événement historique de « la révolution sandiniste », offrant des marqueurs temporel et spatial aisément identifiables, et signe donc une mémoire de l'événement, une mémoire possible (« una ») pour un événement précis. Gioconda Belli préfère deux notions : l'amour renvoyant au pays et aux amants, et la guerre rappelant les combats mais peut-être aussi la lutte des femmes, au cœur de la révolution, pour l'émancipation — un aspect qui traverse son œuvre et dont nous reparlerons.

Si l'on sonde plus avant le paratexte interne, en s'intéressant aux titres des chapitres, on prend la mesure de la réécriture à l'œuvre, ou d'une narrativisation comme construction discursive et reconstruction puisant à l'imaginaire, entre défense et critique, sacralisation et désacralisation. Conformément aux mémoires littéraires qui sont le plus souvent organisés de manière thématique et conceptuelle (Rodríguez), les mémoires de Sergio Ramírez et de Gioconda Belli ne respectent pas un fil chronologique et alternent parfois les périodes dans une même partie selon une composition narrative romanesque (particulièrement chez Gioconda Belli). Une chronologie est certes proposée, comme dans la plupart des mémoires, mais celle-ci, qualifiée de « basique » chez Ramírez ou de « brève » chez Belli, est renvoyée en fin d'ouvrage, hors le texte constitué par des mémoires résolument littéraires ou littérisés.

Les intitulés des chapitres, particulièrement métaphoriques et symboliques chez Sergio Ramírez, confirment le caractère littéraire de ces mémoires — à titre d'exemple : « La edad de

la inocencia », « La edad de la malicia », « El cisne sobre las brasas », « La cadena y el mono », « El año del cerdo » ou, empruntant à des images bibliques ou mythiques, « Vivir como los santos », « El paraíso en la tierra », « Los ríos de leche y miel », et avant l'épilogue, le très éloquent « Las fauces de Saturno ». On le voit, ces titres réfèrent à l'événement et au collectif, tandis que ceux de *El país bajo mi piel*, sont plus personnels (la première personne apparaît dans quasiment tous les titres des chapitres) mais aussi plus spatialisés dans le cas des quatre parties : « Habitante de un pequeño país », « En el exilio », « El regreso a Nicaragua », « Otra vida », à quoi on ajoutera que chacun des cinquante-huit chapitres mentionne le lieu et l'année concernés, à la manière du journal intime. Littérarité encore dans l'intitulé de ces nombreux chapitres rappelant ceux du Quichotte, dans une intertextualité explicite et donc constitutive de la mise en récit — « Cómo... », « Donde... » —, les plus éloquents étant les premier et dernier : « Donde dan inicio, con olor a pólvora, estas memoraciones » et « Donde esta Quijota termina de contar sus memorias ».

Gioconda Belli ouvre donc le *recit* de ses mémoires sur l'odeur de la poudre, en janvier 1979 à Cuba au côté de Fidel Castro, figure paradigmatique du révolutionnaire, se positionnant sur la ligne de tir (pour reprendre l'intitulé de son deuxième recueil de poésie, *Línea de fuego*, prix Casa de las Américas à Cuba en 1978), une ouverture de récit qu'elle confirme par l'*excipit* du chapitre : « el comienzo de la trama » (20). Les dernières lignes du premier chapitre de Sergio Ramírez en revanche confirment, dans le sillage du titre des mémoires, l'adieu, la fin : « Una historia que empieza donde termina ». Il s'agit d'un chapitre consacré à sa famille proche molestée par le régime, et intitulé « Confesión de parte », ce qui n'est pas sans ambiguïté car si les confessions sont une forme littéraire proche de l'autobiographie dans lesquelles un auteur rapporte ses fautes — et il est vrai que Sergio Ramírez reconnaîtra certaines erreurs —, l'ouvrage s'intéressera davantage aux manquements, parfois coupables, du régime, dans des mémoires moins confessionnels que révélateurs des fautes des sandinistes.

3. Mémoire de l'événement et récit de soi : entre discours et imaginaires, quels enjeux ?

Que devient l'événement dans ces mémoires de la révolution ? De l'histoire au discours, de l'événement à son récit, les mémoires de Sergio Ramírez et de Gioconda Belli sont autant de reconstructions de l'événement et d'une époque. Hayden White pensait que les événements historiques ne possèdent pas un sens en soi mais que celui-ci est construit par la narration qui en est faite, le discours primant donc sur le fait. Indépendamment de la radicalité des conceptions de White estompant les lignes de démarcation entre historiographie et littérature, nul ne conteste la part de réélaboration subjective des faits par le sujet autre que l'historien selon son expérience et son ressenti. La mise en récit de l'événement, par la mise en sens qu'elle permet, n'est pas dénuée d'enjeux de tous ordres : entre apologie et critique du processus révolutionnaire, défense du sandinisme comme cause mais opposition au sandinisme du régime, les mémoires qui nous intéressent ici constituent un contre-discours face au politique, qu'il s'agisse du dictateur Somoza ou de Daniel Ortega.

Ainsi, pour Gioconda Belli, le sandinisme représente-t-il d'abord — nous l'avons vu — la résistance face à la dictature et un processus émancipatoire qui l'amène à défendre « la pretensión humanitaria del proyecto » (Dröschner), humanitaire et humaniste. À titre d'exemple, la croisade nationale d'alphabétisation inspirée de la révolution cubaine : « fue la más impresionante y conmovedora de las hazañas heroicas que me tocó vivir » (Belli 2001a : 374) ; « Se trataba de cumplir una promesa esencial de la Revolución y de decirles a las nuevas generaciones que ya no serían las armas, sino la solidaridad y la generosidad de ellos lo que transformaría nuestro país y lo sacaría de su antiguo y pertinaz atraso » (375) ; une fraternité

d’ailleurs reprise, dans les mémoires et dans d’autres écrits de Gioconda Belli, s’agissant de la famille que représentent pour elle les révolutionnaires : « era más bien como llegar al seno de una familia que me quería y se preocupaba por mí: la fraternidad, el calor de los compañeros me puso otra vez en contacto con esa extraña felicidad que sentí tan a menudo de forma inesperada en esos años de lucha » (172).

Moins exalté que sa consœur, Sergio Ramírez n’en remémore pas moins les enjeux nationaux, et là aussi l’enjeu humaniste, que représente la révolution, cette « utopie partagée » (1999 : 14) : « creó una ambición de identidad [...] creó una nueva ética de solidaridad y desprendimiento, una nueva cultura diaria » (15). Cela dit, le plus souvent, on remarque que si Sergio Ramírez rappelle une héroïsation et une mythification qui constituait le discours révolutionnaire de l’époque (on se souvient des titres de certains chapitres), Gioconda Belli ajoute volontiers à cette idéalisation qui traverse également ses poèmes et ses romans. Sergio Ramírez, quoiqu’il reconnaisse l’éthique qui nourrissait la cause et a pu s’exprimer chez certains révolutionnaires, rappelle parfois une première sacralisation pour mieux désacraliser ensuite des sandinistes *au pouvoir* qui ont trahi la révolution et le peuple, ainsi qu’on le voit avec les références aux martyrs ainsi commentées par Barbara Dröscher :

Los mártires representan el principio moral, el «vivir como los santos» (título del capítulo 2). Ese principio moral es la vara con la que hay que medir la política sandinista. [...] En sus memorias, pone especial énfasis en el luto y el cariño por los caídos. [...]

Poco después del triunfo, las referencias a los mártires se convierten en meras fórmulas retóricas las que, para Ramírez, constituyen el pecado original que luego desemboca en la Piñata y la gradual decadencia de los valores. Al vincular esos dos bloques temáticos, el autor refuerza el contraste entre los nobles héroes de la resistencia y los líderes políticos del FSLN, corrompidos por el poder.

Les sacrifices de jeunes vies par dizaines de milliers, l’autoritarisme du régime — « la Direction Nationale du FSLN finit par devenir un *caudillo* à neuf têtes au lieu d’une » (1999 : 63) —, l’impéritie et l’improvisation malheureuse des dirigeants, l’oubli des promesses aux secteurs défavorisés, le déracinement des minorités ethniques qui iraient grossir les rangs de la *Contra*, mais aussi la *piñata*⁹ : autant d’éléments à charge montrant la distance critique de Sergio Ramírez avec le Front dans des pages de triste mémoire. Si les auteurs s’adonnent à certaines formes de mythification du processus durant la phase insurrectionnelle, sous son angle idéal et idéel, et de certains de ses acteurs, Sergio Ramírez démystifie également ce discours sacralisant qui a mené à des morts sans nombre.

L’histoire accueille volontiers le mythe qui possède une puissance mobilisatrice et permet de “faire mémoire” : d’après le mythologue Gilbert Durand, « c’est le mythe qui, en quelque sorte [...] permet de décider ce qui “fait” le moment historique, l’âme d’une époque, d’un siècle, d’un âge de la vie. Le mythe est le module de l’histoire, non l’inverse » (27). Le discours révolutionnaire recourut au mythe, et avec lui aux symboles ou aux archétypes, et les deux auteurs qui rapportent les images mythiques constitutives de la rhétorique révolutionnaire ou ce discours mythifiant, témoignent, lorsqu’ils le questionnent, d’une désillusion d’ailleurs vécue collectivement — les textes fictionnels qui se sont multipliés à partir des années 1990 se font l’écho répété de ce désenchantement. Sergio Ramírez se tourne pourtant avec espoir vers le futur lorsqu’il évoque, dans les dernières lignes de l’introduction, « otra generación que haya aprendido de los errores, las debilidades y las falsificaciones del pasado » (1999 : 17).

Interroger le passé, “reprendre” le passé, re-raconter ou re-narrativiser l’histoire dans la perspective de la vérité ? Quel écrivain sondant l’histoire dans laquelle il a été impliqué, ne

⁹ L’appropriation abusive de biens publics et privés par certains hauts dirigeants sandinistes, qui eut cours durant les mois de transition de mars et avril 1990.

prétend pas offrir une vérité jusqu'alors occultée ou déformée ? Quel auteur de témoignage ne proposerait pas de rétablir, contre le discours dominant et la version officielle, une ou des vérités ignorées, lors même qu'il annonce, au seuil de l'ouvrage, qu'il racontera l'histoire comme il l'a vécue ? — la subjectivité dans l'*interprétation* de la réalité n'empêchant pas la connaissance de *faits* méconnus du public, notamment dans le cas d'auteurs qui se sont trouvés au cœur même du pouvoir, ce qui leur confère une légitimité accrue aux yeux du lecteur.

Entre prétention à la vérité et reconstruction du passé, Sergio Ramírez assume le rôle de mémorialiste de la révolution, fort de ses nombreux documents d'archives, et quoique *Adiós muchachos* soit une œuvre de mémoire plus que d'histoire, « es una valiosa fuente de información socio-histórica de la revolución, que posee además una pretensión histórica, aunque el relato no es histórico en el sentido estricto de la palabra, sí mantiene una fuerte relación con la historia » (Rueda Estrada).

Histoire collective empreinte de mémoire individuelle, les mémoires de ces deux auteurs offrent certaines représentations de soi : un récit de soi. Les mémoires, au-delà des faits historiques, ressortissent à une relation imaginaire de l'écrivain avec son passé, réinterprété et réinventé rétrospectivement, et différemment selon l'époque et la vie de l'auteur au moment du souvenir et du retour réflexif sur soi — les positions politiques et idéologiques ayant évolué : nous faisons aussi nos souvenirs. Si mémoire et temps sont indissociablement liés, chacun impliquant l'autre, Georges Gusdorf rappelle que « l'expérience de la mémoire s'affirme comme une expérience à contretemps. [...] La mémoire, évocation du passé, suppose l'inexistence objective du passé. Le passé n'existe plus qu'en idée » (1951a : 49), mémoire et chronologie ne coïncident pas (247).

Les mémoires étant une écriture du moi, ils sont soumis en partie à « l'intervention d'une imagination créatrice rétrospective capable de réformer la perspective du vécu de la vie selon les exigences d'une mythistoire personnelle à l'œuvre dans la conscience des individus comme dans celle des nations », affirme Gusdorf, certes au sujet de l'autobiographie, mais la frontière est tenue entre ces genres scripturaux ainsi qu'il le rappelle : « il serait vain d'opposer les Mémoires considérés comme une investigation du monde extérieur, et l'autobiographie, tour du monde intérieur, comme si les deux univers pouvaient exister en état de dissociation » (1991 : 15 et 270). Mais si la mémoire possède une « fonction fabulatrice » (1951a : 221), fiction ne signifie pas mensonge : la part de légende qui émane d'une représentation de soi, voire d'un idéal de soi, peut être également révélateur de la personne. Ces déformations ou réévaluations n'ont donc rien d'arbitraire : elles se réaliseraient, selon le même philosophe, « dans le sens de la conformité à une norme de la vie personnelle dont l'émergence tardive n'empêche pas la signification primitive » (1951b : 551).

Dans le cas de Sergio Ramírez, les enjeux sont clairs : il s'agit, outre une forme de résistance face à l'oubli, d'une mise au point avec lui-même, si l'on en croit ces propos recueillis en 2003 :

[...] yo diría que es un ajuste de cuentas conmigo mismo, yo quise entrarle como catarsis personal, de una pasión que me hizo violencia en mí mismo, dentro de mi propia vida, yo creo que al fin y al cabo no lo logré, es decir, porque ese fantasma de la revolución siempre está rondándome ¿por qué? porque fueron los años más intensos de mi vida, no es posible saldar cuentas con lo que fue, fueron para mí los años más intensos, más notables, más apasionantes y apasionados de mi vida (cité par Rueda Estrada).

Ce retour réflexif sur soi-même et sur la révolution sandiniste construit et articule les mémoires, mêlant la temporalité de l'auteur et la temporalité du processus révolutionnaire, inextricablement liées. Reprenant l'expression « ajuste de cuentas », plusieurs études avancent également l'idée d'un règlement de comptes avec le sandinisme d'Ortega. De fait, les mémoires sont écrits après sa rupture d'avec le Front sandiniste dont les critiques ont été rudes, et après

que des membres de sa famille (notamment ses enfants) eurent été tracassés par le régime¹⁰ ; mais le propos de ces mémoires ne se départ pas d'une certaine probité intellectuelle, relevant aussi bien les apports que les manquements du gouvernement sandiniste, dans un bilan où la subjectivité ne renonce pas à la lucidité.

Gioconda Belli, pour sa part, se concentre sur sa vie amoureuse et politique dans des mémoires hybrides rappelant par certains aspects — nous l'avons dit — le roman sentimental ou le journal intime, participant à toute une littérature féminine latino-américaine (Rodríguez). Dans ce témoignage romancé d'elle-même et de la révolution, nous savons qu'elle s'éloigne de la définition du témoignage, en privilégiant « la recreación poética de sí misma y la experiencia novelada de su militancia durante los años de revolución » (Palazón Sáez).

Dans ces mémoires s'approchant plus de l'autobiographie que du témoignage, et formellement romancés, le « je » narratif préside à l'écriture plus que le témoignage lui-même, de la même façon qu'une forme de mythification de soi et de la révolution en armes prévaut sur les faits, l'ensemble étant traversé, sinon porté, par un discours teinté de féminisme ou révélant « la construcción de una subjetividad enmarcada en la perspectiva genérico-sexual » (Muñoz Albornoz). Celle qui affirme « [s]in renunciar a ser mujer, creo que he logrado también ser hombre », et « [c]on el tono de la primera Eva, criticaba sutilmente el estado del país » dans des articles d'opinion journalistiques publiés sous le pseudonyme Eva Salvatierra (Belli 2001a : 12 et 113), évoque la difficile conciliation entre responsabilités familiales et engagement dans la révolution (notamment en tant que mère¹¹), mais également entre deux rôles supposés antinomiques par la société de son époque :

He sido dos mujeres y he vivido dos vidas. Una de mis mujeres quería hacerlo todo según los anales clásicos de la feminidad: casarse, tener hijos, ser complaciente, dócil y nutricia. La otra quería los privilegios masculinos: independencia, valerse por sí misma, tener vida pública, movilidad, amantes. Aprender a balancearlas y a unificar sus fuerzas [...] me ha tomado gran parte de la vida. Creo que al fin he logrado que ambas coexistan bajo la misma piel (12)¹².

Gioconda Belli montre comment son engagement dans le processus révolutionnaire, qui impliquait une rupture d'avec les normes sociales de la bourgeoisie nicaraguayenne dont elle est issue, lui a permis de gagner en pouvoir, sur le plan personnel et professionnel après la victoire. Mais si elle déconstruit ainsi le discours patriarcal, elle reconnaît que ces mêmes sandinistes qui avaient intégré les femmes à la révolution et avaient défendu leur émancipation, ont finalement reproduit d'anciens schémas.

Cette question de l'émancipation est essentielle dans les mémoires autobiographiques de Gioconda Belli, l'émancipation de soi et l'émancipation des femmes au travers de la révolution, mais également les tensions que cela a impliquées. L'émancipation ressortit à des enjeux identitaires fondateurs du texte : d'une part, l'écriture apparaît aussi comme une forme d'affirmation de soi et de résistance, et d'autre part elle contribue à la construction du sens

¹⁰ « Sergio Ramírez decidió contestar con el discurso que más lo acercaría a las masas mediante una entrega de sus memorias a su extenso público lector. De alguna forma, *Adiós muchachos* es algo así como un ajuste de cuentas respecto a su participación en el gobierno revolucionario y sus manos limpias en la década siguiente.

Del mismo modo, Belli está también contestando con sus memorias la pregunta sobre su abandono de la militancia sandinista en 1994, defendiendo su pasado revolucionario de quienes pretenden borrarlo de la Historia y satisfaciendo, al mismo tiempo, la curiosidad de su público lector » (Palazón Sáez).

¹¹ Elle soulève ce problème avec ses filles : « les hablaba de los niños pobres necesitados de ayuda, sonaba como monja misionera cuando intentaba explicarles un compromiso que nos trascendía, un amor que obligaba a la renuncia de la familia inmediata por una felicidad futura que abarcara a todos. Sabía que no podían comprenderlo aún » (175-176).

¹² À cela s'ajoutent les nombreux déplacements et voyages qu'elle a dû effectuer dans le cadre de son engagement, mais aussi l'exil (sous Somoza et après la défaite sandiniste), une spatialité soulignée dans le titre des quatre parties de l'ouvrage et donc constitutive de ces mémoires, comme elle a été constitutive de son évolution personnelle.

(Large). À cet égard, on peut voir une forme de transgression dans l'intertextualité cervantine, d'après Nicole Muñoz Albornoz :

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha se constitue como una novela que relativiza e incluso ironiza a través de su protagonista, en relación con el subgénero del que se apropia. En este sentido, resulta plausible aventurar que al asumirse Belli como una "quijota" está proponiendo su propia escritura y, su versión de la historia, como una trasgresión y cuestionamiento de lo planteado previamente por otros, situación revelada más adelante a través de la desarticulación del género autobiográfico en el texto.

Entre déconstructions et reconstructions de tous ordres — génériques, narratives et compositionnelles, idéologiques et discursives, identitaires et mémorielles —, *Adiós muchachos* et *El país bajo mi piel*, réécrivent et resignifient les pans du passé qu'ils remémorent. Ricœur a montré, dans *Temps et récit*, comment la « mise en intrigue » apporte du sens (1983), et c'est ce qui importe ici : au-delà des questions génériques, certes intéressantes quant au traitement de la mémoire et aux relations étroites entre mémoire et histoire ou mémoire et écriture, ce sont les liens indéfectibles entre le collectif et l'individuel qui, entre autres enjeux, retiennent notre attention. Car ces auteurs participent, ainsi que nous l'avons vu, à la relecture de l'événement et à la reconstruction de la mémoire collective, constituant une autre archive, subjective et affective, de l'histoire du Nicaragua, et si le lecteur ne peut y trouver la distance scientifique de l'historien, il découvrira en revanche ces autres aspects de l'histoire des hommes qu'un livre d'histoire ne transmet pas, ou cette autre forme de connaissance : la rencontre. Sous la mémoire, l'humain.

Bibliographie

- Bataillon G., 2014, « Les muchachos dans la révolution sandiniste (Nicaragua 1978-1980) », *Problèmes d'Amérique latine*, n° 94, p. 91-124.
- Belli G., 2001a, *El país bajo mi piel. Memorias de amor y guerra*, Barcelona, Plaza & Janés Editores.
- Belli G., 2001b, *El Ojo de la Mujer*, Madrid, Ediciones Visor Libros 1992.
- De Certeau M., 1994, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil.
- Dröscher B., 2009, « Las "performances" autobiográficas en la frontera de lo político y lo literario: dos memorias (post)sandinistas, Gioconda Belli y Sergio Ramírez », in Braig M. et Huffschild A. (eds.), *Los poderes de lo público: conceptos, espacios y actores en América Latina*, Frankfurt, Madrid, Vervuert, p. 395-409.
- Durand G., 1992, *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Editions Dunod, 1992.
- Gusdorf G., 1991, *Les écritures du moi. Lignes de vie I*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- Gusdorf G., 1951a, *Mémoire et personne. Tome I, La mémoire concrète*, Paris, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, PUF.
- Gusdorf G., 1951b, *Mémoire et personne. Tome II, Dialectique de la mémoire*, Paris, Bibliothèque de Philosophie Contemporaine, PUF.
- Halbwachs M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan.
- Halbwachs M., 1968, *La mémoire collective*, Paris, PUF.
- Jouve V., 2020, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, Collection Cursus.
- Laborie P., 2019, *Penser l'événement : 1940-1945*, Paris, Gallimard.
- Large S., 2012, « La mise en récit de la révolution dans *El país bajo mi piel* de Gioconda Belli: la résistance au service de l'identité », *Sciences humaines combinées*.
<https://preo.u-bourgogne.fr/shc/index.php?id=254>

- Lejeune P., 1996, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- Mackenbach W., 2005, « Historia y ficción en la obra novelística de Sergio Ramírez », *Iberoamericana*, n° 19, p. 149-166
- Mantero J.M., 2003, « *El país bajo mi piel* de Gioconda Belli como anti-testimonio », *Istmo* n°6. <http://istmo.denison.edu/n06/articulos/pais.html>
- Mantero J.M., 2004, « Omar Cabezas, Gioconda Belli y Sergio Ramírez: Autobiografías, sandinismo e identidad nicaragüense », *Salina: revista de lletres*, n° 18, p. 235-242.
- Muñoz Albornoz N., 2015, « Escribir la memoria. La articulación entre género y sujeto transnacional en Gioconda Belli », *Istmo* n° 29-30.
- Nora P. (dir.), 1984, *Les lieux de mémoire. I La République*, Paris, Éditions Gallimard.
- Palazón Sáez G., 2006, « *El país bajo mi piel*: memoria, representación y discurso femenino en la obra de Gioconda Belli », *Revista de Historia de América*, México, Instituto Panamericano de Geografía e Historia.
- Pérez Cuadra M.C., 2013, « *Adiós muchachos*. Nota sobre la literatura como lugar de memoria », *Istmo* n° 25-26.
- Ramírez S., 1985, *El alba de oro*, Siglo XXI Editores, México.
- Ramírez S., 1992, *Confesión de Amor*, Madrid, Ediciones Talasa.
- Ramírez S., 1999, *Adiós Muchachos. Una memoria de la revolución sandinista*, Madrid, México, El País/Aguilar.
- Ramírez S., 2013, *Juan de Juanes (Óleo sobre tabla)*, Miami, La Pereza Ediciones,
- Ricœur P., 1983, *Temps et récit*, tome 1, Paris, Seuil.
- Ricœur P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Ricœur P., 2004, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Éditions Stock.
- Rodríguez A. P., 2002, «Memorias del devenir: Belli, Cardenal y Ramírez recuentan la historia», *Istmo* n° 3.
- Rueda Estrada V., 2008, « El testimonio como Historia. El reto de *Adiós muchachos* de Sergio Ramírez a la historiografía nicaragüense », *Diálogos, Revista electrónica de Historia*, Universidad de Costa Rica, vol. 9, número especial, p. 3590-3618.
- Veyne P., 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.